



AMICALE CAMP DE MIELLIN

Cérémonie inaugurale de la Stèle du Camp de Miellin - 2011/09/25

Discours d'Aurélia FREIRE-MOYA (Présidente)

Je suis profondément émue de me retrouver, 72 ans plus tard en ce lieu, où se sont écoulés six mois de ma vie, de septembre 1939 à février 1940.

J'avais 14 ans à cette époque mais le paysage est tel que je l'avais conservé dans ma mémoire.

Cela me fait chaud au cœur de retrouver quelques-uns de mes anciens compagnons d'infortune, présents à cette cérémonie du souvenir et mes pensées vont vers ceux qui n'ont pu se joindre à nous.

En cette année de commémoration du **80^{ème} anniversaire** de la république espagnole, cet hommage dédié à nos mères, tantes, frères et sœurs qui nous ont quittés, revêt ici et maintenant, pour toujours, un caractère particulièrement solennel.

* *
*

J'avais 6 ans le 14 avril 1931, lorsque fut proclamée la **deuxième République Espagnole**,

Ce jour-là, l'euphorie régnait dans mon village et **j'assistai à mon premier défilé**. Serrant la main de mon grand-père je parcourus les rues, derrière la fanfare municipale et les porte-drapeaux, arborant de nouveau le drapeau républicain tricolore et le drapeau catalan, longtemps interdits.

Aux sons de l'**Hymne de Riego** et de la **Marseillaise**, chantée en catalan la foule criait : « VIVE la République » »Vive l'Espagne et la Catalogne Républicaines. »

Des applaudissements fusaient des balcons et des fenêtres lors de notre passage.

Dès lors, mon village commença à bénéficier des mesures prises par le gouvernement républicain :

- l'électricité, l'eau potable dans tous les foyers,
- la réforme agraire,
- la construction de nouvelles écoles,
- le droit au divorce pour les femmes, etc.
- puis le **16 février 1936**, le droit de vote pour les femmes

Mes parents installèrent la radio. Ce fut un moment inoubliable, un soudain accès à la vie du monde entier.

Durant 5 ans ma vie s'écoula paisiblement.

* *
*

J'avais 11 ans le 18 juillet 1936 lorsque des généraux **FELONS**, menés par le général Francisco **FRANCO BAHAMONTES**, se soulevèrent contre la République.

La fermeture des écoles et l'appel au rassemblement de tous les hommes sur la place de la Mairie me font comprendre la gravité du moment.

La guerre civile commence et L'Espagne se divise en deux camps : le camp républicain et franquiste.



Le **Pacte de Non-intervention** en Espagne, **signé le 28 août 1936**, à l'initiative du gouvernement britannique, par 28 nations, **est le premier coup de poignard** porté à La République. Ce pacte interdit au gouvernement légal d'acheter des armes à l'étranger.

L'Allemagne nazie et les fascistes italiens, faisant fi du **Pacte**, continuent à fournir des avions et armements de guerre les plus modernes aux troupes franquistes.

Du nord au sud, de violents combats ensanglantent l'Espagne républicaine. Nos soldats et miliciens, avec l'aide des 35.000 volontaires des Brigades internationales, manquant d'armes et d'avions, ne peuvent rivaliser avec les rebelles.

Plus tard, l'histoire démontrera que la guerre d'Espagne fut le creuset de la seconde guerre mondiale.

* *
*

J'ai 13 ans le 4 avril 38, quand **Lérida**, située à 30 kilomètres de mon village, tombe, après de durs combats, aux mains des franquistes, aidés par les divisions motorisées italiennes et les troupes marocaines du Tercio.

Les écoles ferment définitivement et les habitants du village se terrent dans les champs pour s'abriter des bombardements.

Mais le **25 juillet**, à la surprise des franquistes, des nations et des stratèges militaires, l'Armée républicaine de l'Ebre, déclenche une bataille au sud-est de la Catalogne qui sera **l'ultime, la plus grande, la plus meurtrière** de l'Espagne.

Elle dure **114 jours** jusqu'au **15 novembre** et sera immortalisée par la chanson « **EL PASO DEL EBRO** »

Les pertes républicaines s'élèvent à plus de **70 000** hommes et les **français des Brigades Internationales**, « **La Marseillaise** » et la « **Commune de Paris** » y paient un lourd tribut.

Au moment où le gouvernement fait appel à tous ses hommes et lance un cri d'alarme aux nations démocratiques pour sauver la république agonisante,

André Malraux, commandant de l'escadrille « Espana », déclare : « **L'une des composantes de la défaite de la République, c'est la disproportion entre l'aide fournie à Franco par l'Italie et l'Allemagne, d'une part, et à la République espagnole d'autre part...** »

Le 28 octobre 1938, Barcelone fait des adieux fraternellement déchirants aux survivants des Brigades et parmi les discours prononcés, **je retiens trois phrases** :

« ... **DRAPEAUX D ESPAGNE, SALUEZ TANT DE HEROS ! INCLINEZ-VOUS DEVANT TANT DE MARTYRS ! ...NOUS NE VOUS OUBLIERONS PAS ET QUAND REFLEURIRA L OLIVIER DE LA PAIX, ALORS, FRERES, REVENEZ !** »

ainsi parlait Dolores Ibarruri, « La Pasionaria »

« **RESTEZ, AINSI L'EXIGENT LES ARBRES ET LES PLAINES ! ...FRERES ! MADRID A VOTRE NOM, GRANDIT ET S'ILLUMINE.** »

ainsi parlait le poète Rafael Alberti

« **REGARDEZ-LES ! C EST LA LEGENDE ! C'EST L'HISTOIRE QUI PASSE !...** »

ainsi parlait André Malraux

* *
*

En **décembre 1938, au moment** où les divisions rebelles encerclent la Catalogne, ma famille décide de rejoindre la cohorte de civils sur les routes de l'Exode et durant un mois nous marchons vers la France, talonnés par l'avance des troupes franquistes et mitraillés par les avions italiens.



Il me semble, encore aujourd'hui, ressentir les traces des routes catalanes imprégnées sous la plante de mes pieds.

Le 2 février 1939 nous parvenons indemnes au Col du Perthus.

Le spectacle qui s'offre à nos yeux est effrayant, indescriptible : on dirait qu'un cyclone a déversé en ce lieu toute la misère humaine... carrioles, matelas, baluchons et ustensiles divers, s'amoncellent dans les fossés et sur les bords de routes.

On entend les plaintes des soldats blessés que nul ne soigne, les cris des enfants égarés mourant de faim, de froid et de peur, appelant leur mère, les hennissements des chevaux attachés aux arbres, les sanglots d'une maman serrant le corps inanimé de son bébé. J'entends, même, quelques « *Ora pro Nobis* » murmurés par des vieilles femmes... Il ne manque que l'abolement des chiens, disparus au fur et à mesure de la pénurie de nourriture.

Grelottant de faim et de froid je souhaite alors que mes oreilles n'entendent plus et que mes yeux ne voient plus !

Le 10 février, les troupes franquistes atteignent la frontière franco-espagnole.

* *
*

Parvenus au Boulou en convoi bâché, nous sommes accueillis par la Croix-Rouge et des Comités d'Aide aux espagnols républicains qui nous distribuent de la nourriture. Un Comité Sanitaire créé par le docteur **Pierre Rouqués** prodigue des soins d'urgence aux enfants et aux blessés.

Le lendemain, les autorités françaises séparent les femmes, les enfants et les invalides des hommes et des soldats et nous montons dans un train bondé de réfugiés. Nous roulons vers une destination inconnue.

A chaque halte, des Comités d'Aide aux enfants espagnols nous tendent de la nourriture, des biberons et, même, du chocolat par les fenêtres.

Ce soir-là, nous dormons à LURE d'où nous sommes transférés, vers diverses bourgades du département de Haute-Saône

Le 5 février 1939, nous arrivons à **Plancher -Bas** où sommes logés dans une ancienne caserne.

* *
*

L'accueil chaleureux des habitants nous reconforte et, quelques jours après, la plupart des enfants espagnols sont recueillis par des familles françaises :

Familles d'**Emile DELOI, dit « Milo » et de sa sœur** ; celle d'**Henri CARDOT**, et, moi-même, chez **Charles et Marie GRISEZ dits « PILY »**. Leurs filles, **Marguerite**, l'aînée, et **Fernande**, qui avait mon âge, **devinrent mes petites sœurs françaises.**

Ces familles, par leur gentillesse et leur générosité, apaisent, en partie, les traumatismes que nous avons vécus

Alors, nous avons aimé les français.

Pendant six mois nous, les petits espagnols, fréquentons l'école de Plancher-Bas et nous appliquons à bien apprendre le français.

* *
*

Le 27 février 1939, alors que Madrid et la zone républicaine « Centre Sud » avec 75.000 soldats résistent toujours, papa Charles nous informe de la chute de la Catalogne, de la reconnaissance du



gouvernement franquiste par la France et l'Angleterre et la nomination du **Maréchal Pétain** comme ambassadeur auprès de Franco. La plupart des nations, hélas !, imitent leur exemple.

Nos mères, à la Caserne, suivent avec angoisse les événements :

A Madrid, notre héroïque capitale, des combats quotidiens se déroulent quartier par quartier, rue par rue, et ce **28 mars 1939, tout s'effondre : Madrid est tombée....**

Alors nous entonnons « Los Cuatro Generales » qui, mieux qu'un Magnificat, rend hommage aux défenseurs de notre capitale... Et nous pleurons !

Courant **Avril** nous apprenons que mon père et mon oncle, se trouvent, avec plus de 10.000 réfugiés, dans le camp de concentration de Bram (près de Carcassonne) après avoir été parqués dans celui d'Argelès-sur-Mer.

* *
*

Le 14 juillet 1939, présents, sur la place de la Mairie, nous célébrons le **150^{eme}** anniversaire de **La Révolution Française** et fêtons, avec les élèves de l'école, la prise de la Bastille. Mes instituteurs de Plancher-Bas, monsieur et madame **Mathivet**, nous ayant expliqué la signification de cette fête nationale et des trois mots : **Liberté, Egalité, Fraternité**

Alors, nous avons aimé la France.

* *
*

Le 25 août 39, la gendarmerie nous annonce, sans explication, que nous devons quitter le village : cette nouvelle nous plonge dans la consternation. Pourquoi ?

Malgré les demandes d'informations de « Papa Charles », rien ne transpire du côté officiel.

Et nous partons vers une petite commune appelée **Amblans** où le **3 septembre**, nous apprendrons la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne.

Et, après une halte de quelques jours à Amblans, les onze membres de ma famille rejoignent, au **Centre de MIELLIN** quelques centaines d'autres réfugiés espagnols logés dans une usine désaffectée.

* *
*

Situé dans une enclave au pied du Ballon de Servance, le « Centre » est totalement isolé du monde extérieur par des montagnes et des grillages. J'ai l'impression que ce choix est destiné à occulter nos existences.

Dans un premier temps, je suis heureuse de retrouver des compatriotes mais l'angoisse ne tarde pas à m'envahir : dans le centre, il n'y a ni eau courante, ni toilettes, ni chauffage adapté pour l'hiver... Ni journaux, ni école... !

Nous dormons entassés sur des châlits recouverts d'une mince couche de paille.

Je ne reviendrai pas sur le manque de nourriture, ni le froid de cet hiver terrible où le thermomètre descendit à moins 20 degrés (notre ami Delio l'a déjà évoqué) mais je signalerai simplement, que si les premiers jours, la vue des charançons surnageant dans mon assiette, me révoltait, bien vite, j'avalais tout et me précipitais dans les cuisines pour avoir du rabiote !

La gale se répandit comme une traînée de poudre entre les dortoirs et nous n'avions rien pour la combattre. Comme les autres enfants, elle ne me laissait pas en paix. L'aspect positif c'est qu'elle reléguait, en second plan, la faim qui me tenaillait !



Puis ce fut la diphtérie, les angines, les maux d'estomac, le rachitisme. Pas de médecins dans le Centre... les enfants étaient amenés à l'Hôpital de Lure. Des documents de la Sous-préfecture en témoignent.

A cette époque où nul ne pouvait pénétrer ou sortir du camp, des camions de propagande franquiste, au moyen de hauts parleurs, venaient nous exhorter à regagner notre pays, se portant garants de notre impunité.

Certains réfugiés, parmi les plus âgés, nous quittèrent. « Mourir, pour mourir, nous préférons mourir chez nous - disaient-ils. »

Malgré ces conditions, nous les jeunes, organisons des soirées. On entonnait les chants de la guerre d'Espagne, les andalous, du flamenco, les aragonais des jotás, les catalans, des sardanes ; mais quand j'entendais « Catalunya plora », je cachais mes larmes. Je me souviens aussi de ma jeune sœur Ramona qui, juchée sur une table de réfectoire, dansait et dansait encore...

La solidarité existait dans le camp, sourde et muette : qui avait déposé ce morceau de pain là où dormait le petit Louis ? Qui avait tricoté des chaussons pour le bébé de Berta ou recouvert les épaules de cette grand-mère qui ne se levait plus de sa paillasse ? Ces petits gestes valaient de l'or.

Qui nous sortirait de là ? Quel serait le bon samaritain qui viendrait alléger nos souffrances, à l'instar de « ce petit oiseau, qui de son bec ensanglanté, retirait, avec précaution, les épines de la couronne ceignant le front du Christ ? » - **comme le chantait ma mère.**

La foi religieuse qu'on m'avait inculqué lors de ma communion, s'effrita à Miellin

* *

*

Un jour, Emile DELOI, le papa Milo de ma cousine Cinta, blessé de la guerre 14/18, nous rendit visite, malgré le panneau mentionnant à l'entrée «**contagieux** » Il apportait de la nourriture et des nouvelles de nos familles de Plancher-Bas, où un contingent de jeunes appelés avait rejoint le front. Il promit de venir nous revoir.

Il n'en eut pas l'occasion. Nous avons quitté le camp **fin février 1940**

Suite à la mobilisation des soldats français, et dans le cadre des besoins de main d'œuvre requis pour l'économie française, mon père et mon oncle furent libérés pour travailler dans une usine de lin, près de Caen.

Leur salaire fut la chance qui nous permit de sortir du camp.

Le jour de notre départ, du haut de la camionnette qui nous emmenait, c'est le cœur serré nous apercevions, à travers un tourbillon de neige, nos compagnons d'infortune, le poing levé, qui criaient : « Salut camarades ! »

* *

*

Avant de conclure je vous dirai, que ces terribles événements subis dans notre jeunesse nous ont grandis avant l'âge et ont fait de nous tous, les hommes et les femmes que nous sommes aujourd'hui : des êtres sans rancœur, solidaires envers ceux qui souffrent, qui ont faim, respectueux de la dignité et liberté humaine, amoureux de la Paix.

Depuis notre sortie de ce Centre de Miellin où nous n'étions que des **exilés** et des **apatrides** - ayant contribué, par notre travail, à la prospérité de l'économie française comme y contribuent désormais, nos enfants et petits enfants- **nous sommes enfin devenus français à part entière avec, toujours, notre chère Espagne au cœur.**

Aurélia FREIRE-MOYA, 25/09/2011